

LES VILLAGES INDIGÈNES D'ORAN

par René EMSALEM

Oran, capitale économique de l'Ouest Algérien, dont la population totale, à la fin de 1948, s'élève à environ 249.000 habitants, compte 82.000 Musulmans (1). Ces Indigènes se répartissent en masses compactes à la périphérie de la ville ou dans sa banlieue immédiate (voir croquis 1). Ils forment une population de lisière, le cœur de la ville étant occupé par des Européens ou des Israélites. Un premier bloc, qui constitue plus du tiers des Musulmans (2), occupe l'Ouest et le Sud-Ouest d'Oran. Il faut y remarquer le « village nègre », qui fut créé en 1845, et qui s'est développé à l'intérieur de l'enceinte construite dans la seconde moitié du XIX^e siècle (3). Il est partie intégrante de la ville; la construction y est soignée, et elle compte souvent un ou deux étages, parfois plus. Cette construction de type urbain correspond à la présence d'un élément indigène de condition fréquemment aisée et de vieille souche urbaine. Cet élément citadin ou « hadri », qui doit être distingué des « berrani » ou étrangers, à savoir venus de la campagne à une date récente, se retrouve dans les vieux quartiers du Nord-Ouest, et notamment dans la Kasba, où il est pourtant assez peu nombreux. La Kasba est reliée, au Sud-Est, au village nègre par le quartier israélite, dont quelques parties, en bordure de la ville, font assister à la cohabitation, parfois dans les mêmes maisons, d'Israélites et de Musulmans. Et immédiatement au Sud de la Kasba, cette fois en dehors d'Oran, est une agglomération de caractère rural, composée de petites maisons trapues et blanches du type de la « dar » du bled. Elle sera bientôt décrite avec détail. Cette agglomération, que nous nommerons le village des Planteurs, compte au moins une dizaine de milliers d'habitants (4).

Les faubourgs méridionaux d'Oran, en général séparés de la ville ou de l'enceinte de 1866 (c'est ainsi que Lespès l'a désignée) par des espaces inoccupés qui accusent leur caractère de banlieue, sont peuplés d'une quarantaine

(1) Exactement 249.108 et 82.247, chiffres donnés par le service compétent de la municipalité d'Oran. Ces chiffres, ainsi que les suivants, résultent du dénombrement effectué dans l'ensemble de l'Algérie à la date du 31 octobre 1948. Si on ajoute à la population municipale proprement dite la population « comptée à part » (malades des hôpitaux, etc.) et les hôtes de passage, la population d'Oran s'élève à 259.542 habitants.

(2) Exactement 32.339, chiffre établi au moyen du décompte fourni par le recensement.

(3) Voir LESPÈS: Oran (Paris 1938) (La construction de la ville, p. 137 et suiv.).

(4) 10.035 est le chiffre procuré par le recensement. Mais il est certainement inférieur à la réalité, de nombreux Indigènes ici ayant réussi à échapper au dénombrement. Selon les estimations officieuses, la population du village des Planteurs se monte à une quinzaine de milliers d'habitants.

de milliers d'Indigènes (5). Ils comprennent une forte masse, celle du village Lamur, où se mêlent des « hadar » (pluriel de « hadri ») et des « berrani », et qui est comme une dépendance du village nègre. Le peuplement musulman des faubourgs orientaux est faible. Là sont surtout des Européens d'origine espagnole.

Le décompte des « hadar » et des « berrani » pour l'ensemble d'Oran est assez malaisé. Il ne serait possible que par l'analyse détaillée, nom par nom, des listes procurées par le dernier recensement. On peut cependant affirmer déjà que les « hadar » sont beaucoup moins nombreux que les « berrani ». Le formidable accroissement de la population indigène d'Oran (le recensement de 1936 ne donnait que 46.000 individus) ne peut s'expliquer que par l'afflux de ruraux, et c'est du reste un phénomène général en Afrique du Nord que cette rapide augmentation par immigration de la population indigène des grandes villes du littoral. Ce mouvement, déjà ancien (il date de la première guerre mondiale), s'explique par la variété des activités dans une grande agglomération, dont le développement comporte un grand nombre d'emplois dans les métiers peu qualifiés. Il est naturel que la population indigène des campagnes, souvent misérable et mal fixée à la terre, soit attirée par les possibilités de travail qu'elle trouve dans la ville. Des familles entières se déplacent : les femmes seront domestiques, les enfants s'emploieront dans de multiples petits métiers, et les adultes seront embauchés comme manœuvres dans les travaux de terrassement, dans le bâtiment, ou au port comme dockers. L'aménagement de la rade de Mers-el-Kébir, entrepris il y a une dizaine d'années, occupe de très nombreux Musulmans. Ces « berrani » appartiennent, au sentiment des « hadar », comme à une race étrangère. Les « hadar » sont de condition aisée ou moyenne : on trouve parmi eux des commerçants, des propriétaires, des artisans et des fonctionnaires. Les femmes et les enfants prennent rapidement les habitudes, le vêtement et le parler européens. Ils logent le plus souvent dans la ville même, soit au village nègre, soit dans la Kasba. Quant aux « berrani », ils sont très frustes, se contentent de faibles revenus, doivent se résigner à un fréquent chômage et ils habitent près de la ville plutôt que dans l'agglomération. L'accroissement d'Oran en superficie résulte surtout de leur infiltration continue.



Le village Lamur, dont la population, exclusivement indigène, dépasse 30.000 habitants (6), se tient au Sud d'Oran (voir le croquis 1), dont il est séparé par un immense terrain vague qu'occupe en partie un important « marché aux puces » et qui borde au Sud le village nègre. Il est donc proche du plus gros secteur musulman d'Oran, dont on pourra le considérer comme un prolongement. Il se développe en terrain plat, sur le plateau qui forme le palier supérieur d'Oran, au-dessus du plateau de Karguentah

(5) 41.856.

(6) 31.465 pour le village Lamur et les villages Médioni et Lyautey qui le prolongent immédiatement.

sur lequel se sont établis les quartiers centraux. Des rues y sont tracées, qui se coupent à angle droit et, malgré leurs fondrières, elles donnent à ce faubourg, avec l'allure de la construction, le caractère d'un quartier urbain. La construction, en effet, qui est soignée, n'est pas différente, pour l'essentiel,

LES VILLAGES INDIGÈNES D'ORAN

sur lequel se sont établis les quartiers centraux. Des rues y sont tracées, qui se coupent à angle droit et, malgré leurs fondrières, elles donnent à ce faubourg, avec l'allure de la construction, le caractère d'un quartier urbain. La construction, en effet, qui est soignée, n'est pas différente, pour l'essentiel,

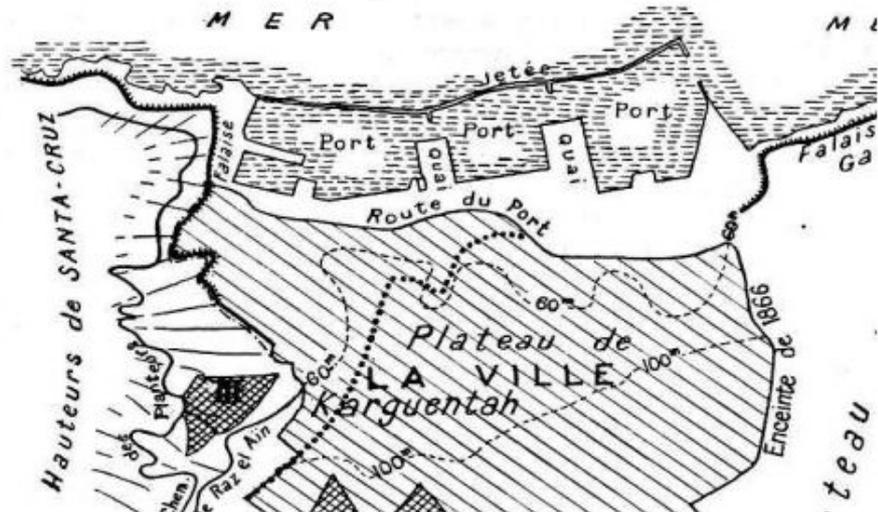


FIG. 1. — Les villages indigènes d'Oran.

Signes conventionnels: 1. Superficie occupée par la ville. — 2. Limites Est des quartiers les plus anciens. — 3. Zones de forte occupation indigène.

Falaise de l'Ouest, sous le chemin des Planteurs: un tracé en forme de nez busqué enferme le quartier de « la Calère ». Plus au Sud, entre cette région et la fin du trait fort de la falaise, celui-ci borde à l'Ouest le quartier de « la Kasba ». Ce sont les foyers hispano-indigènes mentionnés dans le texte.

des maisons du village nègre. Elle est seulement plus basse, porte rarement un étage, se composant souvent d'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse. Mais cette terrasse est urbaine, munie de rebords élevés. Comme la maison abrite des Musulmans, les murs extérieurs sont crépis de couleur tendre, ocre ou bleu clair. Sur les rues principales débouchent d'étroites impasses où donnent d'autres maisons, identiques à celle que l'on voit en façade. Une porte ouverte, de temps à autre, fait voir la cour autour de

laquelle sont les chambres. Peu d'ouvertures sur la rue. Des cafés maures, des gargotes, de piètres salons de coiffure, rien encore qui force à comprendre qu'on a quitté depuis longtemps le village nègre. Toutefois, dans le centre du village, commencent des aspects d'autant plus misérables qu'on s'éloigne vers le Sud. La construction devient plus négligée. Elle se réduit de plus en plus souvent à la simple cabane de bois dont les planches sont protégées par des plaques de tôle. Élément de bidonville qui abrite les boutiques, puis les foyers eux-mêmes. Il existe ici de vraies cités, enfermées dans des enceintes élevées. Elles comprennent de petites rues intérieures, bordées par de petites baraques à parois de bois couvertes de tôle. Là grouille une humanité famélique et malpropre. Vers l'extrémité méridionale, on verra quelques exemples, très peu nombreux, de maisons en torchis semblables à celles que nous montrera le village des Planteurs.

D'autres groupements indigènes se rencontrent au Sud de l'enceinte de 1866, à l'Ouest du quartier Lamur. Mais ce ne sont que des îlots, poussés en terrain vague. Chacun d'eux est un minuscule bidonville où l'élément premier est formé par la case de bois dont le matériau est masqué par du métal. C'est là, en somme, l'habitation normale des miséreux s'installant en site plat sur le pourtour d'Oran. La location d'une pièce dans les quartiers pauvres de la ville surpeuplés ou un peu en dehors de la ville, dans une maison de construction normale, est ordinairement une coûteuse entreprise. Cependant, il est permis d'assister à la lente substitution d'habitants indigènes à des Oranais de souche espagnole, par exemple dans le Nord-Ouest de l'agglomération. Là, les raides pentes de la Calère, vieux quartier espagnol, en contrebas de Santa-Cruz, dont les étroites rues horizontales sont traversées par d'autres rues en escalier, ont reçu des locataires musulmans. Et, dans la Kasba, proche de là, de vieilles maisons espagnoles, à couverture de tuiles, et de forme carrée autour d'un patio, sont fréquemment peuplées par des Indigènes.



Quittons la Kasba, empruntons un instant la route de Ras-el-Aïn, et nous pourrions visiter un important groupement indigène, le village des Planteurs, que nous avons déjà nommé. Ses aspects sont étroitement adaptés à un site en forte pente, et il a tiré presque tous ses matériaux de la roche superficielle : agglomération de type rural, semblable à bien d'autres agglomérations du « bled », mais dont les habitants n'ont, sauf un petit nombre d'exceptions, que des occupations citadines.

La colline de Santa-Cruz est profondément échanquée (voir croquis 2) par plusieurs ravins abrupts qui aboutissent au ravin Ras-el-Aïn. C'est là, à l'Ouest du ravin principal, que s'est rapidement édifié notre village, entre la route d'environ 60 m. d'altitude qui longe le Ras-el-Aïn, et la route, beaucoup plus élevée (130 m. d'altitude), dite des Planteurs. Ces pentes marneuses ont d'abord été couvertes de figuiers de Barbarie. Défrichées par des cultivateurs espagnols logés en de pauvres baraques, elles n'ont attiré que

tardivement les immigrants indigènes (7). Le terrain, d'abord divisé en parcelles louées à des colons espagnols, pour la culture et un élevage de basse-cour, a fait l'objet d'une occupation indigène à partir de 1925-1926. Il s'agissait alors de Marocains venus de la zone espagnole, berbérophones, et qui, en outre du dialecte « chelha », employaient volontiers l'espagnol. D'ordinaire, ils construisaient eux-mêmes leurs maisons.

Peu à peu sont venus d'autres éléments, algériens et arabophones, issus notamment de l'Est du département d'Oran, donc « Cheraga », soit gens de l'Est, qui s'opposaient aux « Mgharba », ou gens de l'Ouest. Cette deuxième immigration ne devint importante que vers 1937-1938, à la veille de la guerre. Aujourd'hui, ce village des Planteurs est une nombreuse agglomération, partagée, semble-t-il, en fractions presque égales entre Algériens et Marocains, le français étant de plus en plus fréquemment parlé à côté des langues d'origine. La communauté de religion ne suffit pas à soustraire ces deux sortes d'Indigènes au sentiment de former deux catégories étrangères. Cet état d'esprit, qui les pousse quelquefois à l'antagonisme, est alimenté non seulement par la différence de langue, mais aussi par des usages distincts. Chez les Marocains par exemple, les femmes vont le visage découvert. Elles ne portent pas le grand drap qui enveloppe le corps des Algériennes et qui ne laisse apercevoir qu'un œil ou les deux yeux. Le vêtement extérieur est une longue robe serrée à la ceinture et se complète de la coiffe entourée d'un turban. Chez l'homme, on ne constate pas de contrastes marqués d'un élément à l'autre ; le vêtement traditionnel, peu à peu abandonné, n'est plus porté que lors des fêtes religieuses. Il est remplacé par le vêtement européen, vêtement de travail d'une extrême variété. A peine peut-on retenir que la coiffure des Marocains n'est pas le fez rigide, mais une calotte souple et basse en drap clair ; et encore arrive-t-il, en ces temps de pénurie, que tout le monde porte indifféremment cette coiffure marocaine s'il peut se la procurer, ou tout autre coiffure, casque colonial, etc...

Le mode d'occupation du terrain est assez complexe. La superficie du village est partagée entre quelques gros propriétaires. Chacun de ceux-ci loue à des Indigènes qui font construire, la location se faisant à un taux modique, de l'ordre de quelques centaines de francs par an, et variant avec l'étendue de la parcelle. L'Indigène construit alors soit sa propre habitation, soit une maison qu'il loue ensuite, pièce par pièce, pour un prix qu'on peut estimer élevé, 175 à 250 ou 300 francs par mois. Il existe ainsi deux espèces de propriété, superposées l'une à l'autre : la propriété exercée sur le terrain nu et celle de la maison construite sur une parcelle tenue seulement en location. En même temps que se généralise cette propriété bâtie pour ainsi dire subordonnée, la division du travail étend chez cette population laborieuse l'emploi du maçon de métier. L'Indigène qui construit sa maison de ses propres mains est de moins en moins fréquent. Il n'existerait plus, et encore serait-ce à un faible degré, que parmi les Marocains.

(7) Ces renseignements ont été fournis par le propriétaire musulman d'un assez vaste terrain qui forme la partie la plus étendue du village.



Dans son état présent, le village des Planteurs comprend une zone d'occupation dense, où il ne reste place pour aucune habitation nouvelle, et une zone ouverte présentant des lacunes étendues entre lesquelles des groupes de maisons forment les établissements les plus récents. Cependant, même à l'intérieur de la zone dense, la maison n'est pas considérée comme une habitation définitive. Si elle n'a pas été solidement bâtie, dès qu'on a un peu d'argent, on la reconstruit ou on l'aménage autrement. De la zone ouverte qui forme le Sud du village, nous retiendrons qu'elle semble abriter surtout des Marocains.

Deux ou trois rues traversent de bas en haut notre agglomération. D'autres rues sont horizontales, et d'innombrables petits chemins, quelquefois si étroits qu'on a peine à y entrer, des impasses, s'entrecroisent pour former un dédale où il est difficile de se reconnaître, à moins d'aller là depuis longtemps. De façon générale, le village se découpe en groupes de maisons accolées, les chemins séparant ces petits pâtés sans étage ayant en particulier pour fonction de faciliter l'écoulement des eaux. C'est seulement dans les deux ou trois rues principales (deux d'entre elles, qui relient les Planteurs à la route de Raz-el-Aïn, ont été tracées sur notre plan) que se trouvent les boutiques : épiciers et marchands de légumes, souvent confondus, bouchers, un coiffeur, un tailleur. On trouve en des points un peu isolés quatre ou cinq écoles coraniques, fréquentées par les enfants du village, et auxquelles sont annexés les établissements du culte, les « djama » ou mosquées.

Naturellement, aucun pavage ne protège les rues. Ce sont de simples chemins, poussiéreux en été, boueux et glissants en hiver. Creusés en leur axe de rigoles profondes où sont jetées immondices et eaux sales, dont l'évacuation se fait mal, surtout à la saison chaude, ils sont des foyers de mauvaises odeurs. Quantité d'objets inutiles jonchent ces misérables rues. Ajoutez que se fournir d'eau est toujours malaisé. Une seule fontaine existe au débouché du village sur la route des Planteurs. Devant cette fontaine, les femmes et les enfants se massent en désordre, et ce sont de fréquentes disputes pour se procurer le précieux liquide. Au bas du village pourtant, dans la partie méridionale, au fond du ravin, plusieurs petites sources laissent s'écouler, mais trop lentement, une eau fraîche dont les femmes viennent remplir les récipients les plus imprévus.



La maison ne comporte le plus souvent qu'un rez-de-chaussée. Deux ou trois maisons seules dans ce gros village se coiffent d'un étage. La couverture est en terrasse, une terrasse limitée par des rebords très bas. Elle n'est pas horizontale, mais légèrement inclinée, suffisamment toutefois pour que les eaux puissent suivre la pente et s'écouler par une ouverture circulaire percant à sa base le parapet dominant la rue. Quelques maisons, — elles doivent être regardées comme une exception — ont un toit à double pente,

d'ailleurs très faible, mais le matériau qui a servi à la construction de ce toit est identique à celui qui permet dans les autres la construction des terrasses. Beaucoup plus rare encore est la couverture en tuiles : elle se rapporte à un type d'habitants tout à fait différent du type actuel, et à une époque où le village se décomposait en petites fermes occupées par des Espagnols qui se consacraient à la cueillette des figues de Barbarie.

Simple est le plan de cette maison rudimentaire : une cour carrée ou rectangulaire, quelquefois polygonale, autour de laquelle se groupent les pièces, presque toujours de forme carrée ou quasi-carrée. La maison communique avec la rue par la porte de la cour ou par les rares fenêtres étroites des chambres. A ces fenêtres, point de vitres ; elles sont fermées par des vantaux de bois. La cour peut encore prendre l'allure d'un couloir à ciel ouvert, et même d'un couloir en ligne brisée. Il arrive ainsi que les chambres se rangent en deux niveaux, un niveau supérieur formant premier étage en arrière de l'autre, ce qui revient à dire que, pour passer de la première partie de la cour constituant le niveau inférieur à la deuxième partie qui lui est parallèle, on a à suivre un plan assez fortement incliné le long de la ligne de plus grande pente (voir le croquis 3). Ce genre de cour s'adapte donc de façon étroite à l'allure du terrain. Il accentue l'impression d'une agglomération comme plaquée sur le site. Lorsqu'une pièce n'a que trois murs construits, ce qui n'est pas exceptionnel, le quatrième étant procuré par un pan vertical du terrain, ce mur est creusé d'une arrière-pièce très obscure, qui n'est qu'une grotte aménagée. A l'extrême, il existe en ce village de vrais troglodytes, n'abritant que des grottes évidées dans la marne friable (le plan en indique un exemple au Sud du village), mais ce cas est peu répandu.

C'est cette marne qui constitue au premier chef la matière première de l'habitation. Très tendre, elle donne un sable fin que l'eau fait prendre en boue gluante, mais elle comporte quelques bancs plus résistants de calcaire marneux que les maçons du village divisent en blocs qu'ils laissent sécher au soleil. Cette marne poudreuse, mélangée d'eau et de paille, forme mortier pour lier les moellons. Comme la paille coûte cher, on la remplace souvent par des déchets provenant de la fabrication du crin végétal, qu'on peut acheter en ville à bas prix, et cela fournit un liant assez solide. Quand on peut faire des frais, on n'utilise pas les blocs provenant des bancs marneux du sol, mais un matériau beaucoup plus dur extrait des diverses carrières de pierre qui existent dans les environs immédiats d'Oran. Les fondations ne sont profondes que de quelques dizaines de centimètres. Un autre genre de mur est élevé au moyen de gros parallélépipèdes de torchis (« toub ») séchés au soleil, ces énormes briques pleines étant liées par un mortier de même composition. Les pièces construites par l'un ou par l'autre procédé sont de hauteur très inégale, 2 m. 50 à 4 m. Pour faire le toit, on appuie des planchettes longues et étroites sur plusieurs poutres horizontales logées dans le haut des murs, et la surface de bois ainsi obtenue, car on n'a laissé aucun vide, est recouverte d'une couche épaisse de torchis qui réalise le plancher de la terrasse. Quant au plancher des pièces, il est ordinairement en terre battue ; le plancher cimenté ne se voit que chez les plus riches. Les Européens des Planteurs, qui sont des observateurs tout pro-

ches, ne méprisent pas ces habitations qu'ils disent peu fragiles. Cependant, quand la construction est particulièrement grossière, elle résiste mal aux fortes pluies de la saison froide, dont l'effet est multiplié par les pentes accusées du site. Elle peut même être détruite complètement.

Pénétrons dans ces pauvres maisons où on nous accueillera toujours de façon hospitalière et regardons vivre leurs habitants. Nous y verrons des usages et une manière d'exister, une organisation matérielle qui sont parmi les moins évolués. Presque pas de mobilier. Les chaises sont extrêmement rares, on ne se sert que de petites tables rondes, de bahuts à allure de caisse appelés « senndok », et de systèmes d'étagères étroites tenues par un cadre suspendu au mur. Souvent le mur a été creusé à mi-hauteur et des étagères ont été posées dans cette partie évidée. Les nattes d'alfa et les tapis que

LES VILLAGES I

ches, ne méprisent pas ces habitations quand la construction est particulièrement grossière, elle résiste mal aux fortes pluies de la saison froide, dont l'effet est multiplié par les pentes accusées du site. Elle peut même être détruite complètement.

Pénétrons dans ces pauvres maisons où on nous accueillera toujours de façon hospitalière et regardons vivre leurs habitants. Nous y verrons des usages et une manière d'exister, une organisation matérielle qui sont parmi les moins évolués. Presque pas de mobilier. Les chaises sont extrêmement rares, on ne se sert que de petites tables rondes, de bahuts à allure de caisse appelés « senndok », et de systèmes d'étagères étroites tenues par un cadre suspendu au mur. Souvent le mur a été creusé à mi-hauteur et des étagères ont été posées dans cette partie évidée. Les nattes d'alfa et les tapis que

FIG. 3. — Une maison ouvrière.
La cour 2, à forme allongée, est de plain-pied avec les terrasses des maisons bordées par la cour 1.

l'on étend la nuit pour se coucher à même le sol, les chaudes peaux de mouton dont on se couvre, sont pliés au matin et soigneusement empilés sur le « senndok ». A l'angle de la pièce, un cercle a été creusé qui sert d'évier : c'est là qu'on rassemble l'eau pour la toilette et qu'on fait la vaisselle. Cette eau doit ensuite être jetée dans la rue, car il est peu fréquent que ce modeste évier communique avec l'extérieur par des tuyaux posés sous le plancher. La chambre, petite et obscure, joue surtout le rôle d'abri pour la nuit. On ne s'y éclaire presque pas. L'électricité n'a encore été installée que chez quelques épiciers du village, et il est peu probable qu'elle se répande dans des habitations regardées comme peu durables. Un simple lumignon au pétrole suffit, ou bien, depuis que les Américains sont passés, une lampe de poche comme il en a été donné ou vendu à foison. On pourrait imaginer que ces taudis sont sales. Bien au contraire, le ménage est fait soigneusement, et très tôt le matin, par les femmes. Au reste, l'absence de meubles facilite leur

tâche ; de plus, une tradition d'ordre et de propreté est enracinée en elles de longue date.

La plupart des familles ne disposant que d'une pièce où les enfants s'entassaient à côté des parents, la cour est la dépendance nécessaire de la chambre. La cuisine se fait là, dans un bidon dont les parois ont été tapissées de terre réfractaire, et là aussi, on lave et on étend le linge. Des instruments qu'on croirait révolus se rencontrent de temps à autre, par exemple un moulin de pierre qui permet la fabrication domestique d'une grossière farine. C'est dans la cour que donnent les cabinets quand ils existent, mais ils ne sont reliés à aucun système d'égouts ; il ne communiquent qu'avec une fosse particulière à la maison, et à laquelle on a donné le plus grand volume possible. Lieu de travail pour les femmes, la cour est en revanche un lieu de repos pour les hommes. Pour les uns et pour les autres, il faut qu'elle comprenne des parties protégées et du chaud soleil et de la pluie. Aussi, un auvent est-il ménagé en avant de chaque pièce. La cour est, notamment pour les femmes, le premier accès à la vie sociale dans ces maisons communes, espèces de maisons ouvrières si nombreuses à travers le village. Ensuite, vient la rue, car il faut aller acheter légumes et viande ou courir prendre l'eau à la fontaine. Toutefois, c'est surtout le métier exercé dans la grande ville toute proche qui soustrait une partie des femmes en nombre de plus en plus grand à l'emprise exclusive du milieu familial ou du milieu social originel.

De nombreuses professions, presque toutes citadines, occupent ces villageois. Comme exemple de profession agricole, on ne peut guère citer que le dur labeur auquel s'emploient exclusivement des Marocains dans les beaux jardins maraîchers du ravin Ras-el-Aïn. La plupart de nos Indigènes sont manœuvres ou bien « demi-ouvriers » et se rangent dans les catégories les plus diverses. Bien que le chômage les fasse souvent changer d'occupation, le métier de docker attire toujours beaucoup de monde. Quant aux femmes, employées comme domestiques dans les différents quartiers de la ville, elles ne répugnent plus à s'embaucher dans les ateliers industriels. Les enfants travaillent dès qu'ils ont dix à onze ans. Mentionnons enfin certains revenus illicites ou immoraux. Le village fournit, en effet, un refuge commode pour quelques Marocains venus écouler à Oran des produits de contrebande. On n'a pas de peine à supposer qu'ils se montrent généreux pour ceux qui les abritent, parmi lesquels il y a des femmes qui vivent seules. Oran, d'autre part, a été ces dernières années le théâtre de méfaits commis par des bandes qui sont longtemps demeurées impunies et où les Rifains étaient nombreux. Des rafles ont été effectuées, justement dans notre village, qui ont abouti à l'organisation de convois de refoulement importants en direction du Maroc. Cette combinaison de ressources interdites par la loi sociale avec la pratique de métiers n'exigeant aucun apprentissage, mais épuisants et souvent mal rémunérés, est la caractéristique d'un état misérable et d'une position encore mal adaptée à la civilisation matérielle de notre temps.

On pourra s'étonner que nous nous soyons attardé sur cette annexe indigène de la grande ville de l'Ouest Algérien, moins peuplée, par exemple, que le village Lamur. Cependant, on voudra bien reconnaître que l'occasion devait être saisie de décrire un organisme de banlieue dont la rareté forçait l'attention. Le cas est fréquent en Afrique du Nord, et nous l'avons rencontré nous-même en plusieurs points des faubourgs d'Oran, de bidonvilles peuplés d'une main-d'œuvre instable à la porte des grandes agglomérations. Or, au lieu d'un bidonville, nous avons ici un village de pierre, dont les habitants s'accrochent au terrain et qui ne saurait être aisément détruit. Même si on entreprenait la réalisation de l'immense viaduc destiné à relier, par-dessus le ravin Ras-el-Aïn, les pentes boisées de Santa-Cruz, richesse touristique et trop isolée, au centre de la ville (8), on voit mal où pourraient être installés ces dix mille Indigènes des Planteurs (et certaines évaluations donnent des chiffres plus élevés) qui constituent par ailleurs une main-d'œuvre indispensable à Oran. Et la question s'étend à tous les miséreux venus de la campagne, où qu'ils aient trouvé à se loger. D'un autre côté, de bons motifs se rapportant à la situation hygiénique feraient souhaiter la suppression de notre village. C'est tout le problème du taudis urbain en Afrique du Nord qu'il faudrait en réalité résoudre, et, dans ce domaine, il n'y a place que pour les projets d'envergure, si coûteux qu'ils fussent. De tels projets ne doivent pas se proposer, objectif irréalisable, le refoulement loin d'Oran de nos Indigènes pour beaucoup immigrés, refoulement qui irait contre les intérêts mêmes de la ville. Mais, acceptant le fait accompli, ils devraient comporter la construction d'abris décents pour cette population travailleuse. Hors de ces plans, seule demeure possible la prolifération désordonnée d'excroissances urbaines semblables au village ou aux bidonvilles que nous avons présentés.

(8) Plan de réaménagement Wolf et Danger (cf. LESPÈS, op. cit., p. 258-259).

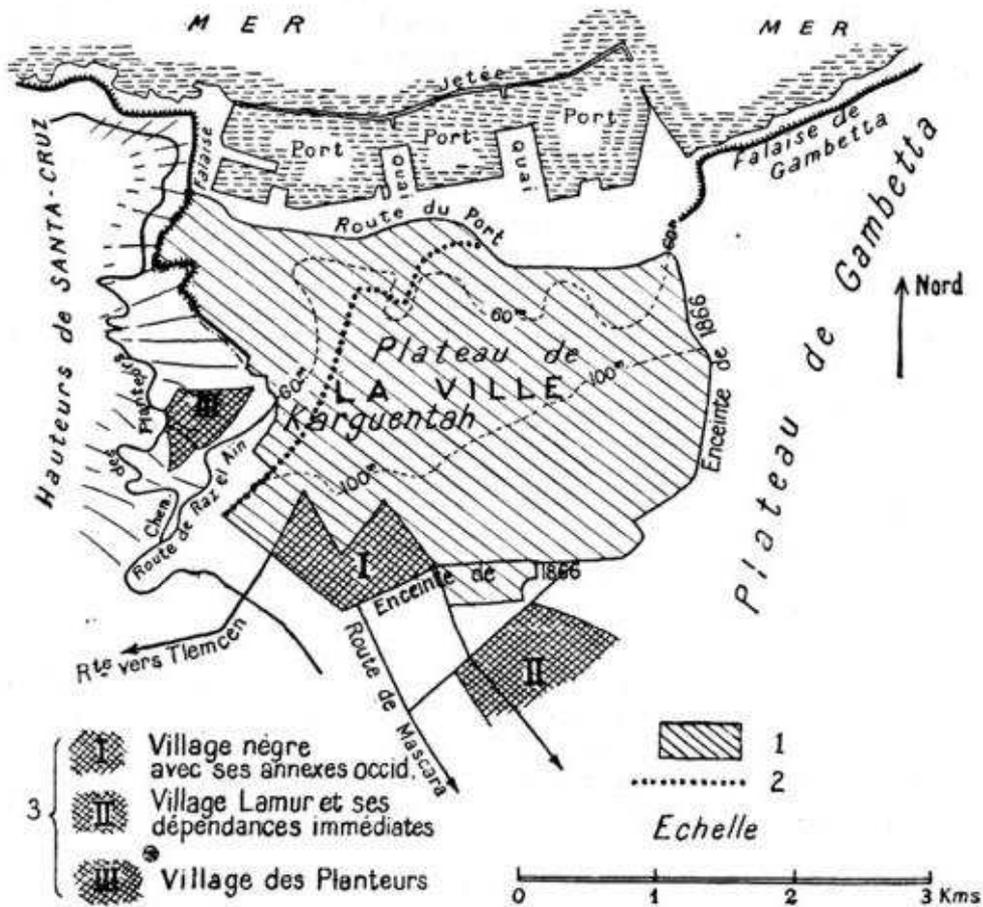


FIG. 1. — Les villages indigènes d'Oran.

Signes conventionnels: 1. Superficie occupée par la ville. — 2. Limites Est des quartiers les plus anciens. — 3. Zones de forte occupation indigène.

Falaise de l'Ouest, sous le chemin des Planteurs: un tracé en forme de nez busqué enferme le quartier de « la Calère ». Plus au Sud, entre cette région et la fin du trait fort de la falaise, celui-ci borde à l'Ouest le quartier de « la Kasba ». Ce sont les foyers hispano-indigènes mentionnés dans le texte.

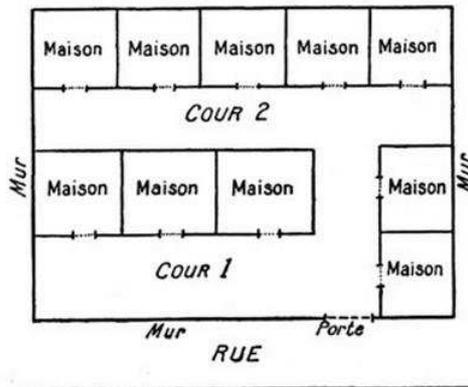


FIG. 3. — Une maison ouvrière.

La cour 2, à forme allongée, est de plain-pied avec les terrasses des maisons bordées par la cour 1.

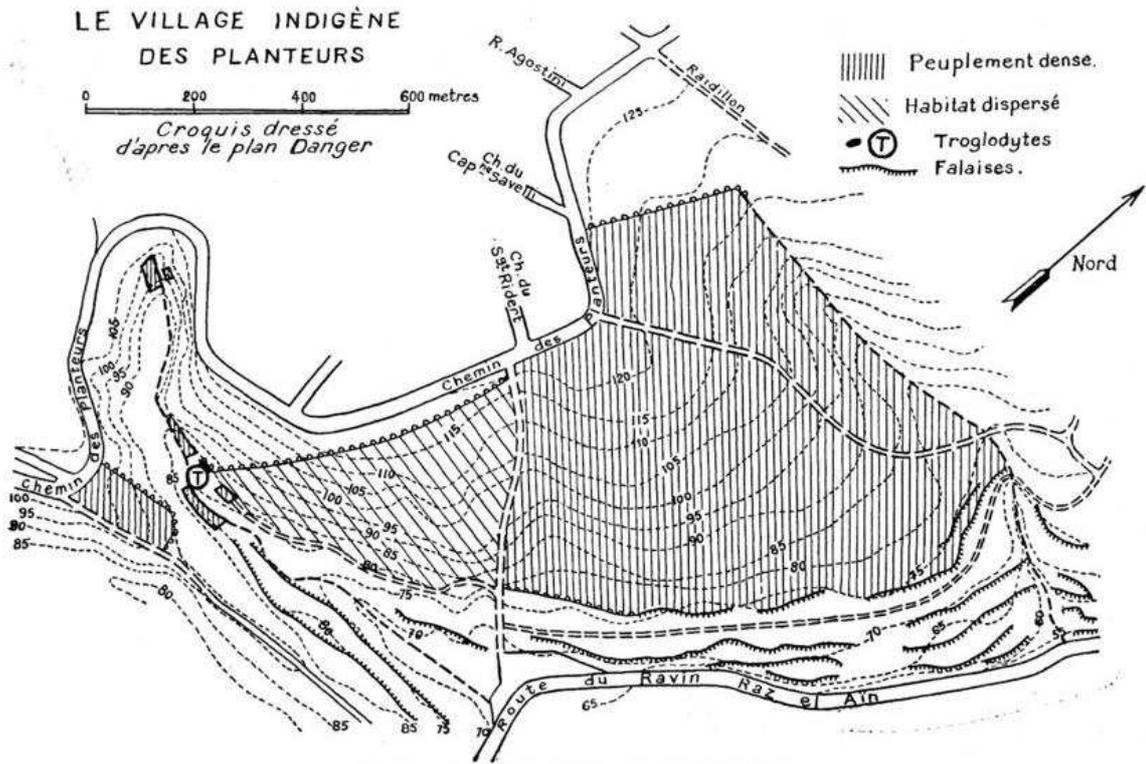


FIG. 2. — Le village indigène des planteurs d'Oran.